

PROLOGUE

— Je lève mon verre... à l'avenir.

Le vieillard porta le verre à ses lèvres avant de s'écrouler sur la table, raide mort, sous le regard incrédule de l'assistance.

À vrai dire, ça n'était pas vraiment un vieillard, tout au plus était-il âgé de 70 ans. Mais il avait vécu tant de choses et surtout, il avait tant de pouvoir, qu'il paraissait démesurément âgé. On le surnommait même le « patriarche ».

Sauf qu'à cet instant, la tête du patriarche gisait lamentablement dans son assiette vide, pendant que le liquide épais et rouge foncé qu'avait contenu son verre se répandait ostensiblement

sur la nappe blanche. Il n'avait pas eu le temps de tout boire : ce dernier plaisir lui avait été refusé.

Il se passa de longues secondes avant que Morgane ne se lève précipitamment, faisant tomber sa chaise en arrière, et ne se rue sur le vieil homme.

— Il est mort, constata-t-elle.

Cette simple phrase permit à Élisabeth Gravellet – dite Lily – de recouvrer ses esprits et de décider de prendre les opérations en main, comme à son habitude. Elle se précipita sur le corps, décidée à secouer son beau-père. Non, ça n'allait pas se passer comme ça, il n'allait pas leur faire ce tour pendable. Mais Morgane l'empêcha d'approcher.

— Non, ne le touchez pas ! Ne touchez à rien.

— Il faut appeler la police, fit Claude Duverger, avant de réaliser à quel point cette phrase dans sa bouche semblait incongrue. Après tout, la police, c'était lui.

— Il aurait pu nous prévenir, murmura Anaïs, hagarde.

Un bref coup d'œil au vieux lui permit de constater qu'il avait les yeux grands ouverts, fixes, comme si, même de l'autre côté, il persistait à les écraser de son opprobre.

Dans un effort pour échapper au terrible regard, elle porta son attention vers le plafond et se surprit à observer les moindres détails du lustre en cristal, comme si elle le voyait pour la première fois. C'était un lustre lourd, pesant, presque aussi étouffant que l'atmosphère.

Sa vue se porta à nouveau sur le cadavre qui semblait les juger tous.

— Il aurait pu nous prévenir, répéta-t-elle.

C'est à ce moment qu'entra Mercedes, la cuisinière, qui apportait les hors-d'œuvre. Lesquels hors-d'œuvre volèrent en même temps que le plat qu'elle venait de lâcher pour lever les mains au ciel.

— *Madre de Dios* ! cria-t-elle. Monsieur Alphonse !

Puis elle poussa un hurlement strident qui sortit les convives de leur torpeur.

— Ça suffit, taisez-vous !, lui intima avec autorité Lily.

Obéissante, Mercedes s'interrompit et se couvrit la bouche de ses mains, dans l'intention de retenir le flot de cris et jurons qui ne demandaient qu'à s'en extirper.

— Pourquoi la police ? demanda Guillaume qui venait de se lever à son tour. C'est une crise cardiaque.

Il laissa passer quelques secondes avant d'ajouter :

— Non ?

— Papa... Mort ? s'étonna Rodrigue.

Ça semblait tellement improbable.

— J'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'un empoisonnement, lâcha Morgane.

— Il aurait pu nous prévenir, murmura à nouveau Anaïs, qui n'avait pas bougé.

À cet instant, Edmond, le mari de Mercedes qui faisait office, pompeusement de majordome, plus simplement d'homme à tout faire, entra à son tour dans la pièce. Son regard alla de l'assemblée au cadavre, avant qu'il n'ouvre la bouche de stupeur, sans émettre le moindre son.

— Appelez la police ! lui ordonna Claude Duverger.

Il était peut-être policier mais il n'était pas dans sa juridiction, et il y avait une procédure à suivre. Malgré tout, il représentait la loi et sans doute attendait-on de lui qu'il prenne une décision.

Eugénie, l'air absent – mais n'était-ce pas la seule chose qui n'avait rien d'inhabituel ? –, se leva et ramassa un petit-four sur le tapis, avant de le porter à sa bouche.

— Vous devriez manger, dit-elle, ça va être froid.